

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

2

Arturo Pérez-Reverte

LES BÛCHERS
DE BOCANEGRA

R O M A N

*Traduit de l'espagnol
par Jean-Pierre Quijano*

Éditions du Seuil

Les poèmes ont été traduits par Albert Bensoussan

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Limpieza de sangre

ÉDITEUR ORIGINAL

Alfaguara

ISBN original : 84-204-8359-1

© 1997, Arturo Pérez-Reverte

ISBN 978-2-0211-2518-4

(ISBN 2-02-034719-9, 1^{re} publication

ISBN 2-02-040806-6, 1^{re} publication poche)

© Éditions du Seuil, octobre 1998, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

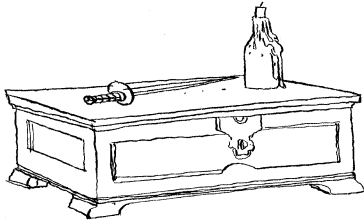
Extrait de la publication

*A Carlota,
à qui il ne reste plus désormais
qu'à se battre*

*Il est à l'écu des blasons de gloire,
de la noblesse, poésie et cure,
et menines, Amérique, histoire,*

*des galères où peine l'infidèle,
des pendus en chemin, de l'aventure,
des estocades enfin à la pelle.*

TOMÁS BORRÁS
Castille



I

LA FEMME AUX CINQUANTE ÉCUS

Ce jour-là, on fit courir les taureaux sur la Plaza Mayor, mais Martín Saldaña, lieutenant d'alguazils, ne fut pas de la fête. On avait retrouvé la femme étranglée dans une chaise à porteurs, devant l'église de San Ginés. Elle tenait entre les doigts une bourse contenant cinquante écus et un billet anonyme avec ces mots : *Prière de dire des messes pour le repos de son âme*. Une bigote matinale l'avait découverte et avait alerté le sacristain qui à son tour avait prévenu le curé, lequel, après une urgente absolution *sub conditione*, avait fait avertir la justice. Lorsque le lieutenant d'alguazils se présenta sur la petite place de San Ginés, voisins et curieux s'étaient déjà attrou-

pés. On aurait presque cru à une fête, au point qu'il fallut donner l'ordre à quelques argousins de tenir la foule à l'écart pendant que juge et greffier dressaient procès-verbal et que Martín Saldaña jetait un tranquille coup d'œil au cadavre.

Saldaña était d'un naturel nonchalant, comme s'il avait toujours tout le temps du monde devant lui. Peut-être du fait qu'il était un ancien soldat — il s'était battu en Flandre avant que sa femme ne lui obtienne par ses faveurs, à ce qu'on racontait, la charge de lieutenant —, le chef des alguazils de Madrid accomplissait avec beaucoup de flegme son métier, « à pas de bœuf » comme l'avait écrit un jour un certain poète satirique, Ruiz de Villaseca, faisant allusion, dans un dizain malveillant, à la façon dont certains taureaux se comportent dans l'arène. Mais si Martín Saldaña était lent pour certaines choses, il ne l'était en rien lorsque le moment était venu de se servir de l'épée, de la dague, du poignard ou des gros pistolets bien amorcés qu'il portait à la ceinture dans un ferraillement constant et menaçant. Le poète Villaseca pouvait en attester au purgatoire, en enfer ou ailleurs, après s'être fait tailler trois boutonnières dans le dos, devant la porte de chez lui, trois jours après qu'eut commencé à circuler sur le parvis de San Felipe le dizain en question.

Il ne sortit pas grand-chose de cet examen pondéré que le lieutenant d'alguazils fit du cadavre. La

morte était d'âge mûr, plus proche de la cinquantaine que de la quarantaine. Elle était vêtue d'une ample bure noire et d'une coiffe qui lui donnaient l'air d'une duègne ou d'une dame de compagnie. Elle avait un rosaire dans son aumônière, de même qu'une clé et une image froissée de la Vierge d'Atocha. A son cou pendait une chaîne en or avec la médaille de Santa Águeda. Ses traits donnaient à penser qu'elle n'avait pas été vilaine dans sa jeunesse. Il n'y avait sur elle aucune trace de violence, hormis le cordon de soie qu'elle avait encore autour du cou et sa bouche crispée dans le rictus de la mort. A la couleur et à la rigidité du corps, on conclut qu'elle avait été étranglée durant la nuit, dans la chaise à porteurs, avant qu'on ne l'amène devant l'église. La bourse contenant de l'argent pour faire dire des messes propres à assurer le salut de son âme pouvait aussi bien être le signe d'un sens pervers de l'humour que d'une grande charité chrétienne. Car au bout du compte, dans cette Espagne obscure, violente et contradictoire qui fut celle de notre roi catholique Philippe IV, une Espagne où les débauchés et les coquins réclamaient la confession à grands cris après avoir reçu un coup de pistolet ou d'épée, un assassin pieux n'avait rien de bien extraordinaire.

Dans l'après-midi, Martín Saldaña nous raconta ce qui s'était passé. Ou, plus exactement, il en fit part au capitaine Alatrisme quand nous le rencontrâmes à la Porte de Guadalajara, alors que nous revenions avec la foule de la Plaza Mayor. Saldaña avait terminé son enquête sur la femme morte dont le cadavre avait été exposé à Santa Cruz, dans un cercueil de pendu, au cas où quelqu'un pourrait l'identifier. Il nous mit au courant des événements, comme si ce n'était qu'une brouille, en prenant tout son temps, plus intéressé par la bravoure des taureaux qui avaient couru ce jour-là que par le crime qu'il avait sur les bras. Chose parfaitement logique si l'on considère que, dans le périlleux Madrid de l'époque, les morts retrouvés en pleine rue abondaient alors que les bonnes courses de taureaux et les joutes commençaient à se faire rares. Les joutes à cheval, auxquelles participait parfois le roi notre seigneur, opposaient des quadrilles de gentilshommes. Mais les jolis cœurs et les godelureaux en avaient fait une affaire de rubans, de boucles et de dames, plutôt que de se moudre de coups comme de bons chrétiens. Elles n'étaient plus, et de loin, ce qu'elles avaient été du temps des guerres entre Maures et chrétiens, ou même à l'époque du grand Philippe II, grand-père de notre jeune monarque. Les taureaux continuaient cependant d'être la grande passion du

peuple espagnol en ce premier tiers de siècle. Sur plus de soixante-dix mille habitants que comptait Madrid, les deux tiers accouraient à la Plaza Mayor chaque fois qu'on faisait courir des taureaux, pour célébrer la valeur et l'adresse des gentilshommes qui affrontaient les bêtes. Car à cette époque, hidalgos, grands d'Espagne et jusqu'à des personnes de sang royal n'hésitaient pas à descendre dans l'arène, les cavaliers sur leurs meilleurs coursiers, pour casser la pique sur le garrot de l'animal ou le tuer d'un coup d'épée après avoir mis pied à terre, sous les applaudissements de la foule enthousiaste qui se massait autant sous les portiques, pour le vulgaire, que sur des balcons loués à vingt-cinq et cinquante écus par les courtisans, le nonce et les ambassadeurs étrangers. On racontait ensuite ces courses en chansons et en vers, gaillards pour la plupart, gracieux et plaisants parfois, jeux auxquels s'ingéniaient tous les beaux esprits de Madrid. Comme lorsque le taureau se lançait à la poursuite d'un alguazil – la justice n'avait pas alors la faveur populaire, pas plus qu'elle ne l'a aujourd'hui – et que le public tout entier prenait le parti du taureau :

*L'encorné eut raison
d'emboutir l'argousin.
De quatre cornes, donc,
deux sont de trop au moins.*

Ou, en cette autre occasion, quand l'amiral de Castille, qui combattait à cheval un taureau, blessa accidentellement d'un coup de pique le comte de Cabra. Le lendemain, ces vers circulaient déjà sur les places de Madrid :

*Plus de mille à toréer sans ambages,
mais l'Amiral fut le seul torero
à ficher pique en l'hôte de passage,
c'est Cabra, hélas ! qu'il prit pour taureau.*

Mais revenons à notre dimanche où l'on découvrit la femme morte, à Martín Saldaña et à son vieil ami Diego Alatrisme. On comprendra que le lieutenant l'ait mis au courant des circonstances qui l'avaient empêché d'être présent à la course de taureaux et que le second lui ait conté dans les moindres détails le combat auquel avaient assisté Leurs Majestés du balcon de la Maison de la Boulangerie, tandis que lui et moi, mêlés à la foule, mangions des pignons et des lupins à l'ombre de la Porte des Drapiers. On avait fait courir quatre taureaux, tous assez braves. Le comte de Puñoenrostro et le comte de Guadalmedina avaient fait merveille en rompant plusieurs piques. Guadalmedina avait perdu son cheval, tué sous lui par un taureau du Jarama. En gentilhomme courageux, le comte avait mis pied à terre, tiré son épée et coupé les jarrets de la bête

avant de lui donner l'estocade, ce qui lui avait valu des froufrous d'éventails parmi les dames, l'approbation du roi et un sourire de la reine qui, à ce qu'on disait, le regardait beaucoup : Guadalmedina portait beau. La note pittoresque avait été donnée par le dernier taureau qui s'en était pris à la garde royale. Il faut vous dire que les trois gardes, l'espagnole, l'allemande et les archers, avaient pour ordre de rester en formation avec leurs hallebardes au pied de la loge royale, même si le taureau paraissait animé des pires intentions du monde. Cette fois, l'animal s'était approché plus qu'il ne fallait et, n'ayant cure des hallebardes, avait encorné et promené dans l'arène un garde allemand grand et blond qui, les boyaux à l'air, lançait moult *Himmel* et *Mein Gott*. Il avait fallu lui administrer d'urgence les derniers sacrements.

— Il marchait sur ses tripes, comme cet enseigne à Ostende, conclut Diego Alatrisme. Tu te souviens ? Lors du troisième assaut contre le réduit du Cheval... Il s'appelait Ortiz, ou Ruiz, je ne sais plus.

Martín Saldaña hochait la tête en caressant sa barbe poivre et sel de vieux soldat. Elle cachait une vilaine balafre reçue vingt ans plus tôt, précisément durant le siège d'Ostende. Ils étaient sortis des tranchées à l'aube, Saldaña, Diego Alatrisme et cinq cents hommes parmi lesquels se trouvait aussi mon père, Lope Balboa. Puis ils avaient remonté le glacis en

courant, menés par le capitaine Don Tomás de la Cuesta, derrière la croix de Saint-André que portait cet enseigne, Ortiz, ou Ruiz. Ils avaient pris à l'arme blanche les premières tranchées hollandaises avant d'escalader le parapet sous le feu de l'ennemi, puis ils avaient passé près d'une demi-heure à ferrailer sur la muraille, pendant que les coups de mousquet pleuvaient de toutes parts. C'était là que Martín Saldaña avait été blessé au visage et Diego Alatrisme au sourcil gauche. C'était là aussi que l'enseigne Ortiz, ou Ruiz, avait reçu un coup d'escopette à brûle-pourpoint qui avait eu pour effet de lui mettre toutes les tripes à l'air. Elles traînaient par terre tandis qu'il courait pour sortir de la mêlée en essayant de les retenir avec ses mains. Peine perdue : on l'avait achevé d'un autre coup de feu en pleine tête. Et quand le capitaine de la Cuesta, ensanglanté comme Christ en croix, car il avait été blessé lui aussi, dit cette phrase : « Messieurs, nous avons fait ce que nous pouvions, battez la retraite et sauve qui peut », mon père et un autre soldat aragonais petit et dur, un certain Sebastián Copons, avaient aidé Saldaña et Diego Alatrisme à regagner en courant les tranchées espagnoles, tantôt blasphémant contre Dieu et la Vierge, tantôt se recommandant à eux, pendant que des hordes de Hollandais les arquebusaient du haut des murailles. Quelqu'un eut assez de temps et de cœur au ventre pour ramener l'étendard

du pauvre Ortiz, ou Ruiz, plutôt que de le laisser sur le bastion des hérétiques avec le cadavre de l'enseigne et celui de deux cents de ses camarades qui jamais plus n'iraient à Ostende, ni aux tranchées, ni nulle part.

— Je crois qu'il s'appelait Ortiz, finit par dire Saldaña.

Un an plus tard, ils avaient bien vengé l'enseigne et ses compagnons d'infortune, ainsi que ceux qui s'étaient fait trouer la peau avant et après cet assaut contre le réduit hollandais du Cheval. Au bout de la huitième ou neuvième tentative en effet, Saldaña, Alatrisme, Copons, mon père et les autres vétérans du Tercio Viejo de Carthagène, hardis comme des lions, avaient réussi à emporter la muraille. Les Hollandais s'étaient mis à crier *srinden, srinden*, ce qui, à ce qu'on m'a dit, signifie « amis » ou « camarades », puis *veijiven ons over*, ou quelque chose du genre, c'est-à-dire « nous nous rendons ». Ce fut alors que le capitaine de la Cuesta, qui n'avait aucun don pour les langues mais qui était doué d'une mémoire prodigieuse, dit à ses hommes « ni *srinden*, ni *veijiven* pour ces fils à putain, pas de quartier, messieurs, souvenez-vous, pas un hérétique vivant dans cette place ». Et quand Diego Alatrisme et les autres hissèrent enfin la vieille croix de Saint-André toute trouée sur le bastion, celle-là même qu'avait portée le pauvre Ortiz avant de trébucher dans ses

tripes, le sang hollandais dégoulinait de leurs dagues et de leurs épées, jusqu'à leurs coudes.

— On m'a dit que tu allais retourner là-bas, dit Saldaña.

— C'est possible.

Encore ébahi par le spectacle des taureaux, de tous ces gens qui maintenant quittaient la place pour prendre la Calle Mayor, de ces dames et de ces gentilshommes qui montaient dans leurs voitures, de ces cavaliers et de ces élégants qui se rendaient au parvis de San Felipe ou sur celui du palais, je prêtais cependant une grande attention à ce que disait le lieutenant d'alguazils. En cette année mille six cent vingt-trois, deuxième du règne de notre jeune roi Philippe, la reprise de la guerre en Flandre réclamait plus d'argent, plus de régiments et plus d'hommes. Le général Ambrosio Spínola recrutait des soldats dans toute l'Europe et des centaines de vétérans s'engageaient sous leurs anciens drapeaux. Le Tercio de Carthagène, décimé à Jülich où mon père avait trouvé la mort, anéanti un an plus tard à Fleurus, se reconstituait et irait bientôt participer au siège de Breda. Bien que sa blessure reçue à Fleurus ne fût pas encore complètement cicatrisée, Diego Alatrisme, je le savais, avait pris contact avec ses anciens camarades pour préparer son retour dans les rangs. Ces derniers temps, malgré sa modeste condition de spadassin, ou précisément à cause d'elle, le capitaine

s'était fait de puissants ennemis à la cour. Il n'était donc point malavisé pour lui de prendre le large quelque temps.

– C'est peut-être mieux ainsi – Saldaña regardait Alatrisme d'un air entendu. Madrid est devenu dangereux... Tu emmènes le petit ?

Nous marchions dans la foule, longeant les boutiques closes des bijoutiers, en direction de la Puerta del Sol. Le capitaine me lança un bref regard, puis fit un geste évasif.

– Il est peut-être trop jeune.

Le lieutenant d'alguaizils ébaucha un sourire. Il avait posé sur ma tête sa main large et rude tandis que j'admirais la crosse des pistolets qu'il portait à la ceinture avec sa dague et son épée à grande coquille, sur le gilet de peau, fort utile pour se protéger le torse des mauvais coups qui faisaient partie de son métier. Cette main, me dis-je alors, avait un jour serré celle de mon père.

– Pas trop jeune pour certaines choses, à ce qu'il paraît – le sourire de Saldaña s'élargit, amusé et ironique, car il savait ce que j'avais fait lors de l'aventure des deux Anglais. Et tu t'es bien engagé à son âge.

C'était vrai. Cadet d'une famille d'hidalgos de la campagne, âgé de treize ans et sachant à peine les quatre règles, l'écriture et un peu de latin, Diego Alatrisme s'était enfui de l'école et de chez ses

parents, il y avait de cela un bon quart de siècle. Il était arrivé à Madrid avec un ami et, mentant sur son âge, avait pu s'engager comme page-tambour dans l'un des régiments qui partaient pour la Flandre avec l'archiduc Alberto.

— C'était une autre époque, répondit le capitaine.

Il s'écarta pour céder le passage à deux jeunes femmes qui avaient l'air de courtisanes de luxe, escortées par leurs galants. Saldaña, qui semblait les connaître, ôta son chapeau, non sans une certaine malice, ce qui lui valut un regard furibond de l'un des godelureaux, lequel disparut comme par enchantement quand le pauvre homme vit tout le fer que le lieutenant d'alguazils portait sur lui.

— Tu as raison, dit Saldaña, songeur. C'était une autre époque. Et d'autres hommes.

— Et d'autres rois.

Le lieutenant d'alguazils qui suivait des yeux les deux femmes se retourna brusquement vers Alatrisme.

— Allons, Diego, ne parle pas ainsi devant le petit — il regardait autour de lui, mal à l'aise. Tu m'embarrasses. Et tu oublies que je représente la justice du roi.

— Je ne t'embarrasse pas. Je n'ai jamais manqué à mon roi, quel qu'il soit. Mais j'en ai servi trois, et je te dis qu'il y a rois et rois.

Saldaña se caressait la barbe.

– Vive Dieu.

– Vive Dieu, ou qui tu voudras.

Le lieutenant d’alguazils me lança une autre œillade inquiète avant de se tourner vers Alatrisme. Je vis qu’instinctivement il avait posé la main sur le pommeau de son épée.

– Tu ne me chercherais pas des noises, Diego ?

Le capitaine ne répondit pas. Impassibles sous le large bord de son chapeau, ses yeux clairs dévisageaient le lieutenant. Saldaña s’était redressé car, même fort et robuste, il était moins grand que le capitaine. Les deux hommes se regardaient dans les yeux, leurs visages hâlés de vieux soldats couverts de fines rides et de cicatrices, tout proches l’un de l’autre. Quelques passants se retournèrent. Dans cette Espagne turbulente, ruinée et fière – en vérité, la fierté était tout ce qu’il nous restait en poche –, personne ne laissait passer une parole lancée à la légère, et même des amis intimes étaient capables d’en venir aux mains pour un mot déplacé :

*Il parla, passa, regarda et fit, hardi,
une réflexion en différente partie,
en galant découvert ou peut-être masqué :
incontinent champ de bataille fut le pré.*

Trois jours plus tôt, en pleine promenade du Prado, un cocher du marquis de Novoa avait donné

six coups de poignard à son maître qui l'avait traité de manant. Ces altercations pour un oui ou pour un non étaient monnaie courante. Je crus donc un instant que Saldaña allait dégainer et qu'il allait se battre en pleine rue avec Alatrisme. Mais j'avais tort. Car s'il est vrai que le lieutenant d'alguzils était parfaitement capable – il en avait déjà donné la preuve – d'envoyer ses amis en prison et même de leur faire voler la tête en éclats dans l'exercice de ses fonctions, il n'en est pas moins vrai que jamais il n'aurait profité des pouvoirs de sa charge contre Diego Alatrisme pour des questions personnelles. Cette éthique tortueuse avait cours à l'époque entre ces hommes durs. Et moi qui les ai fréquentés pendant ma jeunesse et tout le reste de ma vie, je peux attester que chez les pires malandrins, vauriens, soldats et autres truands, j'ai trouvé plus de respect pour certains codes et règles tacites que chez les gens de condition prétendument honorable. Martín Saldaña était de cette trempe, et il résolvait ses disputes en dégainant l'épée comme un homme, sans s'abriter derrière l'autorité du roi ni chercher d'autres prétextes. Grâce à Dieu, tout s'était dit à voix basse. Il n'y avait pas eu d'affront public et irréparable qui puisse menacer la vieille amitié, âpre et rude, qui unissait les deux anciens soldats. De toute façon, la Calle Mayor, où tout Madrid se promenait après une course de taureaux, n'était pas le lieu pour se querel-

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

1. Le Capitaine Alatriste

Seuil, 1998
et « Points », n° P725

3. Le Soleil de Breda

Seuil, 1999
et « Points », n° P753

4. L'Or du roi

Seuil, 2002
et « Points », n° P1108

5. Le Gentilhomme au pourpoint jaune

Seuil, 2004
et « Points », n° P1388

6. Corsaires du levant

Seuil, 2008

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : JUILLET 2007. N° 87373 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE